

LE CADAVRE ÉTAIT PRESQUE PARFAIT

DU MÊME AUTEUR

Roulette russe, La guerre secrète des espions anglais contre le bolchevisme, Éditions Noir sur Blanc, 2015.

Wolfram, un jeune rêveur face aux nazis, Éditions Noir sur Blanc, 2012.

Le Monde selon Arnold, Buchet-Chastel, 2010.

Le Paradis perdu, Éditions Noir sur Blanc, 2010.

Le Nez d'Edward Trencom. Les aventures héroïques et byzantines d'un fromager londonien, Buchet-Chastel, 2007.

Captifs en Barbarie, Éditions Noir sur Blanc, 2006.

Les Aventuriers de la reine, Éditions Noir sur Blanc, 2002.

La Guerre de la noix de muscade, Éditions Noir sur Blanc, 2000.

GILES MILTON

LE CADAVRE ÉTAIT
PRESQUE PARFAIT

roman

Traduit de l'anglais
par Florence Hertz

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The Perfect Corpse*
© Giles Milton, 2014

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-283-02899-5

À Alexandra

PREMIÈRE PARTIE

Groenland, juin 1944

Ferris Clark s'était si bien habitué à la solitude qu'il se parlait tout seul, comme s'il se faisait la conversation. Quand il réfléchissait le soir, le nez au carreau, le regard dans le vide, c'était une façon pour lui de croire qu'il avait de la compagnie.

Allez Ferris, plus que treize jours à tirer et tu pars en permission. Quartier libre pendant un mois, mon petit vieux ! Tout un grand mois, nom de Dieu !

Au début, l'isolement lui avait tapé sur les nerfs. Sur ce bout de côte à mille kilomètres de toute civilisation, dans son abri préfabriqué arrimé par des câbles à un piton rocheux gelé, n'importe quoi aurait pu arriver. Et s'il tombait dans une crevasse ? Et si la radio se déglinguait ? Au début, il avait envisagé toutes les catastrophes possibles et imaginables. Et puis, au fil du temps, aucun désastre ne se profilant, il se disait que, finalement, il ne s'en tirait pas trop mal.

C'est vrai quoi, Ferris, ça aurait pu être pire. Lester et Gerald et les autres sont sans doute en train de se faire pilonner la tronche par ces salauds de Japs à l'heure qu'il est.

D'après ce qu'il voyait par la fenêtre, le temps se dégradait. Le ciel s'était chargé, sale comme le fond d'un cendrier. L'aspect des nuages noirs qui bouchaient l'horizon ne présageait rien de bon. C'était parti pour huit heures de neige et le mercure allait plonger à moins trente.

Il attrapa les allumettes pour allumer la lampe à pétrole. Une lueur jaune se diffusa dans la petite pièce, puis s'intensifia en prenant une blancheur métallique quand la flamme monta sur la mèche. Chassées par la lumière, les ombres détalèrent vers les coins sombres. En regardant derrière lui, il aperçut celle de sa tête et de ses épaules démesurément agrandies sur le mur.

Il remplit le poêle et tâta les vêtements qu'il avait mis à sécher sur le fil. Ses chaussettes en laine, d'où s'échappait de la vapeur, pendaient comme une rangée de harengs au fumoir. Il prit ses vêtements de nuit qui l'attendaient pliés sur son lit de camp militaire. Son pyjama, des chaussettes norvégiennes et une longue écharpe en laine. Même le poêle allumé, il faisait bougrement froid la nuit.

Il se déshabilla, s'emmitoufla pour se coucher et s'assit sur son lit de camp. Le cadre était tellement bas que la toile touchait presque le plancher. Il glissa les jambes sous le drap et tira les couvertures sur sa poitrine en les serrant bien fort contre lui.

Un dernier coup d'œil pour s'assurer que tout allait bien, et il éteignit la lampe.

Il fut réveillé en sursaut sans savoir ni l'heure ni ce qui l'avait tiré du sommeil. Il faisait nuit noire dans l'abri. Pas la moindre lueur ne filtrait par la fenêtre. Un vent violent balayait la banquise à l'horizontale, raclait la glace, fouettait

le toit et frappait la fenêtre de grésil avec un bruit de rafale de mitrailleuse assourdi. Tacatac Tacatac Tacatac Tacatac.

Mais ce n'était pas la tempête qui l'avait réveillé. Non, c'étaient les aboiements des huskies attachés dehors. Un épouvantable vacarme.

Qu'est-ce qui leur arrive ?

Il se redressa dans le noir en frissonnant. Ce n'était sûrement pas la tempête qui effrayait les chiens : plus il faisait froid, plus il neigeait, plus ils étaient contents.

Il chercha la lampe à pétrole, aventurant le bras hors des couvertures. Il la laissait toujours à portée de main, près de son oreiller.

Rien.

Il tâtonna encore, sa main tapotant le plancher. Il aurait pourtant juré l'avoir laissée là, à côté de sa tête. Il sentait même l'odeur du pétrole.

Mais il n'y avait plus de lampe.

Il étendit le bras plus loin dans le noir, l'angoisse au ventre, les tripes nouées.

Merde.

Il avait entendu comme un bruit de respiration.

Il eut un moment de panique. Une énorme boule lui bloqua la gorge. Il se renfonça au fond de son lit de camp comme si cela pouvait le protéger du danger, et puis, tout doucement, sans faire de bruit, il tira la couverture sur sa tête.

Du calme, Ferris. Tu as des hallucinations. Tu as passé trop de temps tout seul. C'est pour ça que les rotations ne durent jamais plus de huit semaines.

Cette pensée le rassura.

Il n'y a personne dehors, et personne ne respire dans la pièce. D'ici quelques petites heures, il fera jour.

Il s'immobilisa pour mieux écouter. Il tourna un peu la tête et descendit la couverture, tout doux, juste ce qu'il fallait pour découvrir son oreille droite.

Tu vois. Il n'y a pas de bruit. C'est un cauchemar qui t'a réveillé, c'est tout.

Il faisait chaud sous la couverture, et pourtant une sueur froide lui glaçait la peau. Il inspira à fond trois fois pour se détendre.

Là, ça va mieux.

Les chiens n'aboyaient plus, retour à la normale. Pendant la nuit, on pouvait s'imaginer n'importe quelle horreur. Tranquillisé, il se tourna lentement sur le dos et ramena la couverture sur sa poitrine. Il était encore trop tôt. Il fallait se rendormir. Mais juste au moment où il allait sombrer, il entendit de nouveau une respiration. Et soudain – *oh, nom de Dieu !* – le plancher se mit à osciller sous le lit de camp et à grincer tout doucement comme si les lattes étaient montées sur ressorts. Cette fois – *au secours* –, il ne rêvait pas. Quelqu'un était là, dans l'abri.

Il sentit des pas approcher. De plus en plus près. Et puis s'arrêter net. Juste à côté de sa tête.

Il osa entrouvrir les paupières. Malgré l'obscurité, il distingua la vague blancheur d'une grosse botte à quelques centimètres de son visage. Il percevait une odeur de vieux cuir mouillé, comme si elle avait pataugé dans de la neige et de la glace fondue.

Et alors...

Non !

Un choc violent au crâne, une explosion d'étincelles. La botte avait percuté sa tempe droite et une douleur insupportable fusa dans son cou.

LE CADAVRE ÉTAIT PRESQUE PARFAIT

Il hurla, cacha sa tête dans ses bras en s'enfouissant sous la couverture. Un deuxième coup de pied lui fit de nouveau jaillir une gerbe d'étoiles devant les yeux.

La vache... saloperie...

Soudain, il y eut un souffle d'air glacé : la porte s'était ouverte brutalement. Ce fut une confusion de mouvements, de bruit, de cris accompagnés du cliquetis des armes. Les faisceaux des torches bousculaient la nuit. On lui arracha draps et couvertures, on s'en prit à son pyjama. On lui tira sur les manches, on s'attaqua à son écharpe, à ses chaussettes. En un instant, il se retrouva complètement nu.

Trois torches l'éclairèrent, exposant son corps, une quatrième, droit dans ses yeux, l'éblouit.

Non, pitié.

Une poigne d'acier se referma sur ses chevilles. Il perdit l'équilibre et tout bascula. Il fut traîné jusqu'à une grosse branche de bois flotté à laquelle on l'attacha par les poignets et par les chevilles. Et puis il fut soulevé, accroché à ce bois gelé. On le fit descendre la haute marche de l'abri pour le sortir dans la tempête hurlante. Sa tête heurta violemment la glace.

Non !

Un tremblement de tous ses membres le prit, ses poumons, ses reins furent secoués de spasmes incontrôlables.

Un cri désespéré lui échappa :

Pourquoi ?

Devant la fenêtre de son bureau, Jack Raven avala sa dernière gorgée de café. Quelques ultimes lueurs de jour traînaient encore dans le ciel londonien, même à 23 heures, et une vraie chaleur d'été flottait dans l'air. Dans le square, de l'autre côté de la rue, des petits groupes assis çà et là dans l'herbe buvaient du vin et de la bière.

Il descendit la partie coulissante de la fenêtre à guillotine, la verrouilla et tira le store. Toujours perdu dans ses pensées, il se tourna vers son bureau sur lequel, sagement couchée dans sa boîte, une copie en plâtre du masque mortuaire de Napoléon l'attendait. Sur l'écran de son ordinateur, une image numérisée en taille réelle de ce même masque était affichée.

Jack s'assit et tira le clavier à lui. Il cliqua sur l'icône « résurrection », tapa un code et déplaça le curseur. Il se figea un instant, le doigt suspendu au moment d'appuyer, puis il enfonça la touche retour.

– Vas-y, mon coco, à toi de jouer.

Il scrutait l'écran avec une attention passionnée.

– Allez, du nerf.

Le mouvement commença, mais si lentement qu'il resta presque imperceptible au début. On voyait pourtant que quelque chose se passait. L'image du masque mortuaire se

regonflait peu à peu. Les joues prenaient de l'épaisseur, comme si on leur insufflait de l'air, la raideur cadavérique, les rides et les creux disparaissaient. L'aspect grisâtre du plâtre se métamorphosait en chair rosée.

- C'est bien, vas-y.

Il avança les doigts vers l'écran. Le masque se transformait en visage vivant. La rigidité de la mort laissait place à une présence incarnée. C'était bien une résurrection : Napoléon revenait de l'au-delà. Le cadavre décharné aux joues hâves moulé sur son lit de mort avait disparu. Napoléon apparaissait devant lui, vivant.

L'image se figea un instant.

- Non, non, ne t'arrête pas maintenant mon petit vieux.

Il appuya sur une touche.

Il y eut un frémissement vers le front, et Jack remarqua que les sourcils se fronçaient légèrement. Il appuya sur une autre touche. Les paupières battirent et s'ouvrirent l'une après l'autre.

- Ah !

Napoléon le regardait droit dans les yeux, les iris brillant d'un éclat gris bleuté inquiétant sous la lumière de la lampe d'architecte.

- Bravo, magnifique.

Les masques mortuaires étaient loin de correspondre à la réalité, comme Jack le savait depuis des années. Même une heure après la mort, l'application de plâtre frais sur un visage ne peut plus restituer les traits et l'expression de la personne vivante. Dès les premières minutes, les muscles perdent leur tonicité et la chair s'affaisse comme un soufflé, accentuant la saillie des pommettes qui forment de hautes crêtes osseuses.

Jack quitta l'écran des yeux pour comparer l'image au masque mortuaire niché dans sa boîte. Le visage de Napoléon

était rétréci, fripé, c'était le visage affaissé d'un vieillard aux lèvres pincées.

L'idée de ce logiciel lui était venue un an plus tôt. En principe, s'était-il dit, en filmant un nombre suffisant de gens à l'instant de leur mort, en saisissant les quelques heures de ce passage de vie à trépas, on devait pouvoir établir les lois qui régissent l'effondrement du visage. Une fois les données recueillies, il n'y aurait plus qu'à mettre au point un programme permettant d'inverser le processus.

C'était une idée simple, grâce à laquelle on pourrait redonner vie au passé. Il suffirait de prendre n'importe quel masque mortuaire, de le scanner pour entrer l'image dans l'ordinateur et de soumettre cette image au logiciel pour retrouver le visage de la personne vivante. Si cela marchait avec Napoléon, il n'y avait aucune raison pour que cela ne marche pas avec Beethoven, Tolstoï, Robespierre, Cromwell. On avait réalisé autrefois des milliers de masques mortuaires. La moitié des personnes célèbres avaient eu le visage moulé après leur mort. Et, désormais, Jack était en mesure de redonner vie à leurs traits.

Tennyson, par exemple. Un masque mortuaire existait, Jack le savait. Le poète avait aussi été enregistré déclamant ses vers. En synchronisant des mouvements de lèvres à sa voix sur ce masque ressuscité, Jack s'offrirait le plaisir de voir Tennyson en personne lire la « Charge de la brigade légère ».

– Complètement macabre, avait estimé Karin, la première fois qu'il lui en avait parlé. Et ensuite, tu vas passer à quoi, Jack ? Tu vas profaner des tombes ?

Il se leva de son bureau pour aller regarder un grand tableau suspendu au-dessus de la cheminée. Le cadre contenait l'image démesurément grossie du scanner d'un cerveau humain, le cadeau d'adieu de l'équipe d'Innsbruck. Le tirage numérisé

se composait de pixels vert et rouge, parsemés de petites taches de teinte plus claire. Il connaissait parfaitement ces traces. Il s'agissait de parcelles de cellules sanguines cristallisées – du sang qui, en congelant, avait explosé en fragments microscopiques.

Il retourna à son bureau et reprit le clavier. Napoléon en 3 D le suivait de son regard froid, d'autant plus perturbant qu'il s'était mis à cligner des yeux. Jack sauvegarda le visage dans un fichier et ouvrit une fenêtre pour relever ses e-mails. Un nouveau message s'afficha à l'écran. Sujet : Corps congelé du Groenland. Expéditeur : Tammy Fox.

« Cher docteur Raven,

Toutes mes excuses pour cette sollicitation impromptue, mais vous pourriez beaucoup nous aider. ZAKRON Inc. Nevada (voir pièce jointe) a récemment reçu un corps retrouvé pris dans la glace au Groenland. L'identité du cadavre est encore inconnue, ainsi que la cause de la mort. Il semble cependant certain que le décès est entouré de circonstances suspectes, ne serait-ce que parce qu'il a été retrouvé nu. Je me demandais si vous n'auriez pas le temps de venir nous aider dans notre enquête. »

L'ombre d'un sourire passa sur le visage de Jack qui se redressa dans son siège avec une énergie qui fit craquer le dossier. Un cadavre non identifié. Des circonstances suspectes. Un corps nu. On ne pouvait pas rêver mieux.

« ZAKRON vous dédommagera bien entendu pour le temps passé et remboursera votre voyage et vos frais de séjour. L'affaire étant particulièrement urgente, une réponse rapide serait très appréciée. »

Cette proposition tombait tellement à pic qu'il prit tout de suite son agenda numérique et fit défiler les pages pour vérifier que le champ était libre. Un cours à Durham la deuxième semaine d'août, une conférence de paléopathologie à Stratford le vendredi de la même semaine. Et puis il y aurait la présentation à la presse des résultats des recherches sur Richard III à Leicester. Impossible d'y couper, mais, d'ici là, il avait trois semaines devant lui. Tous les autres jours, dans l'intervalle, étaient marqués « Italie, vacances ».

Il se laissa retomber en arrière, broyant du noir. Les vacances en Italie... Si seulement Karin avait pu ne pas faire ça...

Il réorienta sa lampe d'architecte pour supprimer le reflet sur l'écran, puis il relut l'e-mail. Dans le Nevada. Il n'était jamais allé dans le Nevada. C'était là qu'Aureol Kampfner avait découvert les trois momies indiennes. Il se souvenait d'avoir lu un article sur le sujet dans *Scientific American*. La découverte remontait aux années 1970.

Il cliqua sur la pièce jointe et dut attendre quelques secondes qu'elle s'ouvre. Le document donnait des informations sur ZAKRON et fournissait un lien vers le site de la société.

« ZAKRON Inc. est le leader mondial en cryonie, et dispose d'un important département de recherche et développement. Notre objectif premier est de préserver les êtres humains par la conservation du corps à des températures extrêmement basses. »

La dernière page concernait les autres activités de l'entreprise. « Depuis plusieurs années, ZAKRON collabore avec le FBI et d'autres services de police dans le cadre d'enquêtes criminelles. Notre expertise appliquée au domaine médico-légal nous aide à établir l'identité des victimes. L'affaire la plus célèbre à laquelle nous ayons participé est celle des trois

aviateurs américains morts dans le crash de leur appareil, le *George One*, tombé en 1946 dans l'ouest de l'Antarctique. Nous avons été chargés de diriger les opérations de récupération et d'identification des corps. »

Oui, l'accident du *George One*, Jack s'en souvenait bien. On lui avait d'ailleurs demandé d'y participer, mais il avait été trop occupé dans les Alpes tyroliennes par ses travaux sur Ötzi pour se libérer. Il cliqua sur « répondre » et se mit à taper.

« Chère Mme Fox,

Mille mercis pour votre message. Votre cadavre du Groenland m'intéresse au plus haut point. Ce genre d'affaires relève clairement de mes compétences. Par chance, mon agenda est totalement vide pour les quelques semaines à venir à cause de l'annulation de dernière minute de mes vacances. Je suis tout à fait disposé à me lancer dans l'aventure. J'attends vos instructions pour la suite des opérations. Je me réjouis de cette prochaine collaboration, et j'espère vous rencontrer très bientôt.

Dr Jack Raven, Bsc. (hons) Msc. paléopathologie, IfA. »

Une réponse lui parvint aussitôt.

« Excellente nouvelle. Je vais vous envoyer des propositions de date et d'heure pour la réservation des billets. Grand merci. Tammy. »

Il était sur le point de fermer son portable quand il se ravisa. Il googlisa « Tammy Fox » et trouva un lien vers le site de ZAKRON. « Tammy Fox est technicienne chef des laboratoires ZAKRON, responsable de la préservation à long terme de nos patients cryonisés. Elle a travaillé sur l'affaire du

George One dans l'Antarctique. Elle est membre honoraire du conseil d'administration de ZAKRON, son grand-père, Ronald C. Fox, ayant été le fondateur de l'entreprise (alors appelée Prothèses ZAKRON) en 1946. »

Jack ferma son portable et se leva, se tournant soudain vers l'autoportrait inachevé qui attendait sur le chevalet. Le visage aux yeux beaucoup trop grands posait sur lui un regard noir. Karin l'avait trouvé réussi. « Il a de la personnalité, comme toi. » Il s'était vieilli et semblait avoir nettement plus de quarante-deux ans. Pas étonnant : il se sentait tellement vieux. Il avait l'impression d'avoir vécu trois fois plus que tout le monde. « Jack, c'est normal d'avoir l'air d'avoir plus de quarante-deux ans quand on a passé deux ans de sa vie à s'imbiber du matin au soir. »

Du coin de l'œil, il remarqua qu'un cardigan de Karin traînait encore sur le dossier d'un fauteuil. Il alla le prendre, le colla contre son nez pour respirer son odeur, puis le jeta par terre dans un coin.

Il retourna à sa table de travail et récupéra son mug pour le rapporter dans la cuisine, regrettant presque qu'il ne soit pas rempli de Talisker. *N'y pense même pas, Jack. Il n'en est pas question une seule seconde*, songea-t-il en éteignant la lumière avant de sortir du bureau.

Il était plus de 19 h 30 quand l'avion amorça sa descente sur l'aéroport de Hanford, et près de 21 heures quand le taxi s'arrêta devant les locaux de ZAKRON. Jack régla la course au chauffeur et descendit de voiture. Une chaleur à crever. On se serait cru devant un radiateur soufflant réglé à plein volume. Il enleva sa veste en lin.

Le bâtiment de ZAKRON, construit un peu à l'écart de la route, était une sorte de dôme déformé, un œuf dont la pointe aurait été étirée vers l'arrière. La surface extérieure était en métal poli réfléchissant, du moins c'était ce qu'il lui sembla dans la nuit. Elle reflétait la lueur orangée de la route, et transformait en halos iridescents la lumière des lampadaires.

Les portes coulissantes en verre fumé s'ouvrirent sèchement devant lui. Il entra dans la fraîcheur du hall et reconnut aussitôt la femme blonde qui l'attendait. Blouse de laboratoire fermée par quelques boutons, cheveux tirés en arrière, elle portait des lunettes à monture rétro identiques à celles que Karin avait achetées juste avant de partir.

- Bonjour, dit-elle en lui tendant la main. Vous voilà enfin après tous ces e-mails. Tammy Fox.

- Jack Raven. Jack. Ravi de vous rencontrer.

– Pas trop fatigué ? Désolée de vous avoir fait venir à peine descendu d’avion, mais j’avais envie de vous le montrer tout de suite.

Jack fit un bref sourire.

– Vous m’avez intrigué. Je n’aurais voulu rater ça pour rien au monde.

Il la suivit dans un couloir qui menait au laboratoire. Elle ouvrit la porte avec sa carte magnétique et alluma, puis elle s’effaça pour le laisser passer.

– Le voilà, dit-elle en désignant un caisson vitré rectangulaire au fond de la pièce. J’ai hâte de connaître vos impressions.

Jack approcha du congélateur. L’intérieur était maintenu à une température de moins vingt-cinq degrés. Un froid si intense qu’une pellicule de givre se formait sur la surface extérieure. Il posa la main sur le verre opaque. Sa peau colla à la paroi, puis la chaleur de son corps fit fondre le voile de glace. Il sortit un mouchoir en tissu de sa poche pour essuyer la condensation, formant une sorte de hublot qui lui permettait de voir à l’intérieur.

Le cadavre congelé était nu, étendu sur le dos. Sexe masculin. Type européen. Les pieds étaient raides, les bras rigides, collés le long du corps. L’identifiant en plastique jaune autour de sa cheville ressemblait aux bracelets de vestiaire de piscine.

Trois spots halogènes, fixés au-dessus du caisson de cryogénéisation, se reflétaient sur le verre givré. Un quatrième était placé au bout pour éclairer la tête. Jack examina attentivement le corps, passa de la tête aux pieds, puis revint à la tête. Trente-cinq ans environ. Musclé. Bien bâti. Cheveux intacts, blond foncé, peau lisse et sans imperfections. La zone génitale, souvent la première à se détériorer, était en parfait état même après des années dans la glace.

La paupière gauche, gelée, à demi ouverte, révélait un iris d'un beau bleu vif bien translucide, quoique voilé par le givre. L'œil droit était fermé par un délicat trait de glace. Tel qu'il était, pétrifié par le froid, il ressemblait à une statue en marbre de la Renaissance italienne tombée de son socle. Muscles bien dessinés, physique d'Apollon.

Jack releva les yeux vers Tammy restée à l'autre bout du laboratoire. La lumière jetait des reflets dorés sur sa chevelure et traçait, de profil, une silhouette généreusement ciselée.

- Magnifique, dit-il avec un sourire.

Elle l'interrogea du regard comme s'il y avait une ambiguïté.

- Le cadavre, précisa-t-il. Il est absolument magnifique, en parfait état. Je n'ai jamais rien vu d'aussi...

Il s'interrompt et se pencha sur le caisson de cryogénéisation pour mieux regarder le corps. Il s'étonnait de la courbure de la colonne vertébrale. On aurait dit qu'il s'était endormi dans son sommeil, détendu, allongé sur un confortable matelas.

- Il était dans cette position quand il a été découvert ?

- Plus ou moins. En fait, il était la tête en bas. C'est ça qui est tellement bizarre. On dirait qu'il est tombé dans un trou d'eau la tête la première, qu'il s'est retrouvé coincé dans la glace, et qu'il n'a pas pu remonter. Une mort plutôt atroce.

- C'est vrai, mais, en général, la mort, c'est rarement joli.

Elle sourit, gênée.

- Oui, seulement...

Il releva la tête pour l'encourager à continuer, mais elle abandonna.

- Normalement, dit-il, on devrait trouver des abrasions sur la peau. Le gel devrait avoir fendillé l'épiderme par endroits.

Il désigna les yeux et la bouche.

– Et puis je m’attendais à une blancheur plus intense. Quand nous avons retrouvé Mallory, il avait l’air d’avoir été trempé dans de l’eau de Javel.

Il laissa le sujet de côté.

– Est-ce qu’on sait ce qu’il fabriquait au Groenland ?

– C’est Tom qui s’est occupé de l’affaire jusqu’à présent. Tom Lawyer. Le patron. Vous avez peut-être vu son curriculum sur le site. Vous ferez sa connaissance demain. Il dit qu’il a fait le tour de la question, et qu’on n’en saurait pas plus.

– Oui, mais vous savez quoi au juste ? Vous n’avez pas mis grand-chose dans vos e-mails.

– Juste une ou deux choses. Il portait une plaque d’identité militaire au poignet. Seulement des initiales : F. C. Ça n’était pas énorme, mais assez pour mettre Tom sur la piste. Il s’appelait Ferris Clark. Un soldat américain. Mort pendant la guerre, c’est clair, et Tom est allé chercher ce qu’il y avait sur lui aux archives de l’armée.

Elle hésita, et Jack comprit combien la question lui tenait à cœur.

– Je trouve que ces quelques informations ne sont pas suffisantes. Personne ne sait comment il est arrivé là. Nous ne savons même pas très bien ce qu’il fabriquait au Groenland. Et encore moins pourquoi il était nu.

Elle lui jeta un regard.

– Un type à poil dans la glace, c’est quand même bizarre, non ?

– Oui, c’est vrai, c’est très bizarre.

– C’est pour ça que je vous ai écrit. On doit découvrir les circonstances de sa mort. Et si quelqu’un peut y arriver, c’est bien vous.

Elle traversa la pièce pour aller examiner quelques papiers sur un bureau.

- Tom affirme que l'affaire est réglée, bien entendu, mais il n'a pas la moindre idée de la cause de la mort. Un meurtre ? Un suicide ? On n'en sait rien du tout.

Elle baissa la voix, même si, à part le veilleur de nuit, ils étaient seuls dans le bâtiment.

- Et ça n'est pas tout : reste à savoir pourquoi il est tellement bien conservé. J'ai travaillé sur l'affaire du *George One*. Vous savez, les trois pilotes de la Seconde Guerre mondiale qui ont été récupérés dans l'Antarctique. Eh bien, je peux vous dire que leur état n'avait strictement rien à voir avec celui de Ferris Clark.

Jack, qui s'était de nouveau penché sur le caisson de cryogénéisation pour regarder le corps à travers la vitre, hochait lentement la tête pendant qu'elle parlait.

- Pourquoi a-t-il été amené ici ? Pourquoi chez ZAKRON ? Je suis allé faire un tour sur votre site web et j'ai vu toutes vos réalisations, mais il y a d'autres endroits tout aussi qualifiés.

- Un ou deux, en effet. J'imagine que le *George One* a joué en notre faveur. Il n'a jamais été question de mettre un autre labo sur le coup. On nous l'a apporté directement du Groenland. Il est arrivé par l'aéroport militaire à côté. Vous avez dû passer devant. Livré directement de la banquise à notre porte.

Pour information, elle énuméra les tâches exécutées lors de la réception du corps dans la soirée du 29 juin. On l'avait déballé, pesé et mesuré, on avait calculé sa masse corporelle, fait tout le nécessaire. À la fin, on l'avait transféré dans le caisson pour la vitrification.

- Et ce que vous voyez là, ajouta-t-elle en désignant le congélateur vitré, c'est ce qui se fait de mieux dans le genre. Même la NASA peut s'aligner. Le caisson est équipé de

capteurs optiques, de panneaux de contrôle thermostatique. On peut même scanner ses organes sans le bouger.

Pendant que Jack inspectait l'installation, Tammy feuilletait un gros dossier marqué F. Clark. Il était rempli de graphiques, d'images de scanners et de résultats d'analyses.

- Vous pourrez regarder tout ça demain. Nous avons été plutôt exhaustifs, comme vous verrez. Scanners du squelette, des organes, sondes internes, analyses de sang. Globules blancs et rouges. Dosage en dioxyde de carbone. Je vous fournirai l'ensemble des résultats demain matin si j'arrive à convaincre Tom de vous les montrer.

- Vous avez des scanners du cerveau ? L'analyse ADN ?

- Oui, le cerveau, l'ADN, on a tout. Je ne les ai pas vus. Tom les garde dans son bureau.

Un silence.

- Tous les résultats indiquent la même chose, reprit-elle. Il a gelé à l'instant de la mort. À la seconde près. C'est comme s'il avait été plongé dans de l'azote liquide. Vous avez raison, il est magnifique. Il est dans un état parfait, c'est ce que je me suis dit dès qu'on l'a déballé. Même un peu trop parfait, je trouve.

Elle prit un autre dossier et en tira une impression haute résolution sur papier glacé d'un scanner du cœur.

- Regardez-moi ça, dit-elle en la lui donnant. Là, Tom va me tuer. Je ne devrais rien vous montrer sans son accord.

Jack posa la feuille un instant pour mettre ses lunettes. Il la reprit et l'approcha de ses yeux pour l'étudier de près. Comme il le savait mieux que personne, les corps congelés avaient tous une caractéristique commune. Les trois soldats autrichiens arrachés au glacier de Forni ne faisaient pas exception. Ils avaient été scannés sous toutes les coutures : cerveau, foie, poumons, six ou sept fois de suite. Toutes les images révélaient

les fameuses particules blanchâtres. Chaque tache était un cristal de cellule sanguine fragmenté, l'inévitable résultat de la mort par congélation. Les cellules explosaient et se fragmentaient en passant de l'état liquide à l'état solide.

Pourtant il n'y en avait aucune trace sur ce scanner. Il était impeccable.

– Il n'y a que vous sur Internet, dit soudain Tammy. Jack Raven, paléopathologiste, anthropologie médico-légale. J'ai fait un tour sur votre site. Vous arrivez à rendre vos activités... romantiques, acheva-t-elle après avoir un peu cherché.

– Romantiques, si on veut !

– Jack Raven, photographié à côté d'un corps repêché dans une tourbière. Jack Raven dans l'Everest en train de récupérer George Mallory. Jack Raven posant, un crâne humain dans les mains. Quand on voit ça, on a l'impression que vous seriez prêt à aller au fond de l'Amazonie avec une machette s'il y avait un cadavre à identifier.

– Je fais mon boulot.

– Mais non, pas seulement. Ça n'a rien d'ordinaire comme d'être chauffeur routier ou comptable.

– C'est vrai. Les gens ont tendance à trouver mes activités plutôt bizarroïdes.

– Sans parler de tous vos bricolages avec les masques mortuaires.

– Ah, ça...

Il s'interrompit et changea de sujet.

– Et vous ?

– Je brique les labos. Je fais le ménage. Il faut que tout soit nickel. Ça n'est pas particulièrement glorieux comme métier.

Elle se tut un instant.

LE CADAVRE ÉTAIT PRESQUE PARFAIT

– Je dois vous avouer quelque chose... J'aurais dû vous en parler avant votre départ d'Angleterre, mais j'avais peur que vous ne refusiez de venir.

– Ah ? C'est-à-dire ?

– Tom et Hunter, je viens seulement de leur apprendre que vous veniez nous rendre visite. C'est moi qui ai pris cette initiative. Je vous ai contacté sans qu'on m'ait rien demandé. Tom était en vacances et...

Elle le regarda droit dans les yeux.

– Tom est... comment dire... il n'est pas commode. Il est à fleur de peau, surtout en ce moment à cause de tout ce qu'il traverse avec son divorce. Alors votre présence ici...

Jack évacua ses craintes avec un rire.

– On s'entendra très bien, j'en suis sûr. Après tout, je suis là pour l'aider à résoudre son énigme.

– Mais c'est justement ça qui m'inquiète. J'ai l'impression que c'est la dernière chose qu'il veut.

À peine arrivée au travail, Tammy fut convoquée par Tom Lawyer, elle entra dans le bureau, s'attendant au pire.

– C'est qui, ce con ? attaqua Tom dès qu'elle mit le pied dans la pièce. Pourquoi tu l'as fait venir sans me prévenir ?

– Il s'appelle Jack Raven. Un Anglais. Très intelligent. Spécialiste en cadavres. Écoute, c'est l'expert en criminologie archéologique le plus qualifié du milieu. Il s'est rendu célèbre avec l'affaire Mallory. Il a reconstitué l'énigme par le menu. Il y a même eu un documentaire consacré à l'affaire sur Discovery. Il peut nous être très utile. Ça n'est quand même pas de ma faute si tu étais en vacances.

Tom ratissa ses cheveux d'une main furieuse.

– Mais on avait dit qu'on ne ferait appel à personne de l'extérieur ! Personne ! Ça devait rester strictement une étude interne à l'équipe. Tu le savais très bien ! Là, on n'est pas dans une opération média type *George One*. La dernière chose qu'on veut, c'est attirer l'attention de la presse. Enfin, bordel, je n'aurais pas pu être plus clair ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Je ne comprends pas.

Le soleil du mois de juillet venait s'écraser sur la fenêtre hublot qui arrêtait la chaleur matinale grâce à son verre miroir. Malgré cela, la climatisation gémissait comme si elle peinait à

garder un régime constant. Le bronzage que Tom avait acquis pendant ses vacances avait une nuance orangée de produit passé à la bombe.

- On devait garder ça en interne ! répéta-t-il.

- Je sais que tu ne voulais pas que ça sorte du labo. C'est vrai que tu as été très clair là-dessus. Mais bon, Tom, merde, là c'est un cas à part. Ferris Clark, c'est un vrai mec qui est mort la tête en bas, à poil, au fin fond du Groenland. Moi, je trouve ça quand même suspect. Tu devrais être le premier à te rendre compte qu'on a besoin d'en savoir plus, autrement, je ne comprends plus.

- Ouais, ouais, bien sûr !

Le regard dur de Tom ne la découragea pas.

- Écoute, j'ai lu un article sur Jack Raven, et je me suis dit que c'était pile le mec qu'il nous fallait. Et puis je ne suis pas la seule responsable. La compta a dégagé les fonds. Tu ne peux pas tout me coller sur le dos.

Il y eut un long silence. Elle enleva ses lunettes et les posa d'un geste décidé sur le bureau devant elle. Ensuite elle les poussa un peu en avant du bout du doigt. Tom se crispa aussitôt. C'était drôle. Les hommes avaient une conscience très prononcée de leur territoire, du moins c'était le cas de Tom Lawyer. Elle envahissait son espace avec ses lunettes, et il n'appréciait pas du tout.

- Je t'assure que Jack Raven peut nous aider, Tom, dit-elle d'un ton à moitié suppliant, sachant pourtant que cela ne le ferait pas fléchir. C'est vraiment le meilleur dans le domaine.

- Qu'est-ce qu'il sait ? Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

- Rien. Rien de rien.

- Il est venu au labo hier soir.

Elle haussa les épaules.

- Tammy, tu l'as fait venir ici hier soir.

– Et alors ? Comment tu le sais, d’abord ?

Kingston ne pouvait pas l’avoir dénoncée.

Tom eut un ricanement goguenard de gangster de cinéma.

– Rien ne se passe dans ce bled sans que je le sache.

Il mâcha un peu son chewing-gum, se carrant dans son fauteuil, puis pointa le doigt vers elle.

– Tu sais quoi ? On va se débarrasser de lui direct ! On le met dans un avion pour l’Angleterre et adieu ! Je ne veux pas qu’il se mêle de l’affaire Ferris Clark. Tu savais parfaitement que je ne voudrais pas de lui ici.

Silence.

– Tu n’es qu’une technicienne de labo, compris ? Ton boulot, c’est de faire attention qu’il reste stable, congelé à température constante, et rien d’autre. Tu n’as pas le droit d’embaucher des gens derrière mon dos, et tu n’avais pas à raconter à la compta qu’on avait besoin de faire appel à ce rosbif de mes deux pour l’enquête médico-légale.

« C’est pas parce que ZAKRON a été fondé par ton grand-père, le pauvre vieux, paix à son âme, que ça te donne le droit de faire n’importe quoi. C’est moi qui prends les décisions. Ou Hunter. On est tous les deux membres du conseil d’administration à part entière. Toi, tu n’es que membre honoraire. Cadeau de pépé. On dit merci. N’oublie jamais ça. C’est pas pareil. »

Tammy poussa un grand soupir.

– Écoute, j’ai seulement fait venir Jack Raven pour qu’il nous aide à comprendre ce qui s’est passé. C’est tout. Tu devrais le laisser travailler. Il nous rend son rapport, et puis il rentre chez lui.

Tom repoussa la suggestion d’un vague geste de la main, puis il se leva pour marcher de long en large dans la pièce.

LE CADAVRE ÉTAIT PRESQUE PARFAIT

– Vous avez tous signé l'accord de confidentialité ! Tu ne te sentais pas concernée ? Et qu'est-ce que tu fais de Plaxon ? Ils vont péter un câble s'ils apprennent le truc. T'as l'intention de faire encore beaucoup d'autres conneries de ce genre ?

Il acheva en brandissant le doigt vers elle.

– Si j'étais à ta place, ma petite biche, je ferais gaffe.

– Tom, rétorqua-t-elle sans se laisser impressionner, je croyais vraiment que Greg allait te demander ton feu vert avant d'acheter le billet... Bon, de toute façon, maintenant c'est trop tard. Jack Raven est un type doué et efficace. Je lui ai dit de venir à – elle regarda sa montre – 10 h 30, juste à temps pour arriver à la fin de la réunion.

Le taxi attendait Jack sur le parking du Logan's Corner Hotel, moteur au ralenti, clignotant inutilement allumé. Jack ouvrit la portière et monta dans la voiture climatisée. Brrrr, froide comme une morgue.

- C'est pour aller à ZAKRON, c'est ça ? demanda le chauffeur.

- Oui, merci.

Le chauffeur hocha la tête et démarra. Il décrivit un large arc de cercle pour entrer sur l'Interstate 50. Le clignotant ne se tut que sur la route quand la voiture reprit une trajectoire rectiligne.

Vous écoutez Radio KMZQ, sur 6.70 AM. Première radio d'information du Nevada. Sur le bas-côté, une pancarte indiquait : « Hanford Gap : Oasis du Nevada ». Une oasis, peut-être, mais que tout le monde semblait fuir. Les maisons, les bars, les épiceries s'étaient étalées le long de la route après ce panneau, comme si la ville n'en finissait pas de se distendre. Yummies Ice Cream. Grand Daddy's Bar. Nugget Social. On pouvait s'empiffrer de merde sur des kilomètres, jusqu'au désert.

- Vous venez d'Angleterre ?

- Oui. Je suis arrivé hier soir.

– Qu'est-ce qui vous amène de si loin dans notre petite ville ?

– Un cadavre.

Le chauffeur lui jeta un coup d'œil dans le rétroviseur comme pour s'assurer qu'il y avait bien un passager assis à l'arrière et qu'il n'entendait pas des voix. En général, les gens venaient pour l'aéroport militaire, ou si c'étaient des touristes pour la dune de sable de Sand Mountain.

Il eut un rire forcé.

– Ah, ça, pour les cadavres, vous allez être servi ! Ils doivent en avoir un paquet chez ZAKRON. C'est eux qui ont récupéré les aviateurs du *George One*, vous saviez ?

– Oui, j'ai vu ça sur leur site. Vous les connaissez ? Vous connaissez Tom Lawyer, le directeur ?

– Tout le monde connaît Tom Lawyer. C'est le patron depuis un bail. On dit que c'est le type le plus riche de Hanford.

– Comment ça se fait ?

– Ben ça rapporte, la congélation des morts. Y a qu'à voir Walt Disney. Y a pas de cryogénéisation en Angleterre ?

– Non.

Il ne fallut que quelques minutes pour effectuer le trajet. Très vite, le taxi prit la tangente et entra sur l'aire de parking de ZAKRON. Jack régla la course et descendit de voiture. Il eut l'impression de prendre le souffle brûlant d'un sèche-cheveux en pleine figure. L'air, chaud et sableux, sentait l'huile de moteur d'avion.

Il leva les yeux vers la structure géodésique de ZAKRON qu'il avait mal vue la veille dans le noir. Sous le soleil, la surface réfléchissante renvoyait une boule de feu. Les fenêtres ressemblaient à des petits hublots d'avion carrés, et par-derrière, se fondant au loin dans un mirage de papier alu, s'étendait la croûte broussailleuse du désert du Nevada, cuit au four.

Il n'était pas encore tout à fait 10 h 30, et, pourtant, il faisait déjà une chaleur à ramollir le goudron.

Jack se dirigea vers l'entrée, et les portes s'ouvrirent devant lui avec une énergie plus agressive qu'accueillante. Il passa du fourneau au frigo. La température ambiante ne devait pas dépasser les seize degrés.

À son arrivée la veille au soir, la zone de réception avait été plongée dans la pénombre. Ce matin, elle était éclairée par une rampe de spots halogènes, et faisait penser à une création de Philip Zervos. Chaises à pieds effilés, table ovale chromée reproduisant la forme de l'édifice, bonbonne en verre bleu pour la fontaine à eau. Toutes les secondes, une bulle se libérait du fond, remontait en dansant à la surface et formait en éclatant une ride circulaire, comme dans une mare.

Il s'approcha du comptoir et fut accueilli par le sourire ultrablanc d'une jeune femme à la dentition parfaite.

– Bonjour. Docteur Raven ? demanda-t-elle en lui tendant la main. Tammy nous a beaucoup parlé de vous.

Il sourit et donna la réponse de rigueur :

– En bien, j'espère.

– Oui, elle vous a bien vendu, répondit-elle avec un rire. Vous pouvez monter directement, ajouta-t-elle après un coup d'œil à l'horloge murale. Ils vous attendent dans la salle de réunion. Ils sont tous là. C'est au quatrième à droite. Bonne chance.

Jack monta par l'escalier et trouva un long couloir éclairé par les mêmes halogènes blancs qu'en bas. Ils émettaient un grésillement qui entraînait désagréablement en résonance avec le bourdonnement de la climatisation. Il prit le couloir et s'arrêta devant la salle de réunion. À l'intérieur, il reconnut la voix de Tammy qui parlait de lui à l'équipe.

- C'est un cerveau. Il se dit expert amateur. Très british comme façon de se présenter. J'imagine qu'il est un peu auto-didacte, mais il est surtout très calé.

Il frappa à la porte ouverte et entra juste au moment où Tammy achevait sa phrase. Huit paires d'yeux se braquèrent sur lui, nettement hostiles. Il avait vécu la même situation lors de son intervention dans l'affaire des frères Pryce, qui avait conduit à leur condamnation pour meurtre.

Il repéra tout de suite Tom Lawyer à son bronzage d'homme accro à sa lampe à UV. Calvitie honteuse. Cravate, mais seulement pour la forme, relâchée à mi-mât d'un costume de luxe taillé pour impressionner.

- Docteur Jack Raven, j'imagine. Nous avons beaucoup entendu parler de vous !

Jack s'assit à la place laissée libre à côté de Tammy, et jeta un coup d'œil autour de lui. C'était une salle de réunion nue et froide de grande entreprise. Un mur était occupé par un tableau blanc interactif, et un autre par un moniteur à écran tactile. Une immense photo d'une sorte de paysage abstrait de montagnes et de vallées prise un jour de gel était accrochée au mur. En y regardant de plus près, il se rendit compte qu'il s'agissait d'une joue humaine énormément grossie jusqu'aux sourcils, un visage mort, congelé.

- Je leur ai expliqué que vous étiez venu voir Ferris Clark hier soir, dit Tammy.

Jack jeta un coup d'œil à la rangée de fenêtres, frappé par la qualité de la lumière. L'épaisseur des vitres produisait un curieux effet aquatique : des carrés vert glauque tombaient dans la pièce comme si le soleil passait à travers l'eau.

- On ne pourrait pas arrêter la clim ? gémit Jennifer, la seule à n'avoir pas réagi à la présence de Jack. On est en juillet, en pleine canicule, et j'ai froid.